

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Le sexisme ordinaire

Maïté Snauwaert

Number 309, Fall 2015

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/79195ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Snauwaert, M. (2015). Review of [Le sexisme ordinaire]. *Liberté*, (309), 64–64.

Tous droits réservés © Maïté Snauwaert, 2015

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Le sexisme ordinaire

Le recueil *Mines de rien* dit la grande portée des petites injustices.

MAÏTÉ SNAUWAERT

Insolence, subst. fém. *En partic.* : Manque de respect de la part d'une personne inférieure ou considérée comme telle.

— *Trésor de la langue française informatisé*

J'AURAIS VOULU ne rien apprendre à la lecture de *Mines de rien*. Sur les femmes, sur le monde, sur moi-même. Que l'anodin impliqué par le titre tienne ses promesses. Que la traque des discours ambiants à laquelle se livrent IB, LJ et LSM, comme elles se désignent, ne soit pas si aisée ou si révélatrice.

Chaque texte est signé des initiales de son auteure, de sorte que les voix ne sont ni fondues ni anonymes, ni indifférenciées dans un collectif « féminin ». Les points de vue sont assumés et, en même temps, il n'y a pas de hiérarchie entre les auteures. La typographie féministe participe de cette pratique qui ne transforme pas l'inclusion en confusion : un point est placé à mi-hauteur entre les deux genres grammaticaux, qui évite la symbolique mise entre parenthèses du signe du féminin, ce -e qu'on appelle « muet » ; autant que l'usage du trait d'union, qui fait du signe du féminin un appendice au nom masculin.

Car c'est là que le bât du féminisme blesse en Occident, dans les petites injustices ou les omissions qui n'ont l'air de rien. Il doit se battre avec des fantômes lorsque l'existence même des femmes est passée sous silence, dans les numéros thématiques de magazines littéraires, les listes de livres à l'université, les expositions de photographie représentant l'état du monde. C'est pourquoi les auteures utilisent la technique du comptage, qui fait ressortir ces évidences aveuglées qu'on trouverait barbares si elles concernaient tout autre groupe de population. À propos de l'absence de femmes dans

un dossier sur l'humour, Lori Saint-Martin remarque : « Si on évacuait aussi systématiquement les hommes, il faudrait parler d'un numéro sur l'humour des femmes. » Isabelle Boisclair note : « ce n'est pas parce que je suis une femme que je suis féministe. Je suis féministe parce que c'est à titre de femmes que les femmes sont violées, qu'elles gagnent moins que les hommes, etc. », ajoutant qu'« aucun homme n'est tué parce qu'il est un homme ».

**ISABELLE BOISCLAIR
LUCIE JOUBERT
LORI SAINT-MARTIN**
Mines de rien.

Chroniques insolentes
Le remue-ménage, 2015,
160 p.

Dans cette analyse de nos préjugés et de nos silences, dont les auteures ne prétendent pas être exemptes, on passe des pages hilarantes de Lucie Joubert sur « Les filles de la construction » à d'autres, effrayantes, sur les images persistantes de la « féminité normative » (LSM sur « MSN et moi »). Le ton est mesuré et plaisant, faisant la preuve d'un humour (de femmes?) souvent caustique et très intelligent qui est un instrument puissant contre la mauvaise foi. Les auteures mettent en jeu leurs doutes et leurs contradictions, et c'est aussi par ce biais qu'elles nous font entrer dans la conversation... et le malaise. Car ces bien nommées *chroniques* ne sont pas des billets d'humeur, même si leur facture est personnelle. Si les choix de chacune sont subjectifs, leurs exposés non scientifiques, elles ont cependant une vertu statistique : l'actualité les déroule inépuisablement.

De l'habile déshabillage des médias et des mentalités proposé par *Mines de rien*, je retire ainsi ma propre série favorite : LJ sur la disparition des femmes autochtones au Canada et plus généralement la décimation des femmes dans le monde ; LSM dans « Politique du pipi », à propos des nouvelles toilettes unisexes ; IB sur « Les nœuds de la prostitution », la prescription de beauté et le primat du « naturel ». J'ai trouvé urgentes

également les réflexions sur le remplacement de « viol » par « agression sexuelle » dans le vocabulaire juridique, et l'assimilation inverse du viol à une « culture » (LJ) ; la discussion aiguë sur la polémique Mouawad / Cantat (LJ) ; et la suggestion que le *trolling* sur internet est le simple devenir public de ce qui se dit dans les lieux de socialisation exclusivement masculins (LJ). J'ai aimé qu'il y ait un point de vue de nullipare dans le texte (LJ) autant qu'une critique du double standard qui polarise l'éducation des pères et des mères (LSM). J'ai trouvé remarquable l'éclairage offert par LSM sur la question de la compétition entre les femmes (*vs* la solidarité), dont seul un biais social fait une question genrée.

L'effet créé, l'air de rien, par cette accumulation contredit la légèreté première des chroniques. On le sait lorsque, deux jours après en avoir terminé la lecture, l'inventaire continue malgré nous. Leur actualité nous

La typographie féministe participe de cette pratique qui ne transforme pas l'inclusion en confusion : un point est placé à mi-hauteur entre les deux genres grammaticaux, qui évite la symbolique mise entre parenthèses du signe du féminin.

trouve ainsi à vif dans un monde où le vagin d'une femme assassinée, parce qu'elle était autochtone ou parce qu'elle était prostituée, est offert en pièce détachée comme pièce à conviction (sans pourtant convaincre). Un monde où, à l'autre extrême du spectre (social, ethnique, politique), la postménopause de la première candidate présidentielle américaine, qu'on désigne, dans une familiarité affectueuse qui la minore, par son seul prénom, fait partie de l'évaluation de ses chances. De Cindy Gladue à Hillary Clinton, les femmes continuent d'être assimilées à un corps biologique appartenant à tous, sur lequel chacun sauf elles est invité à se prononcer. Jusqu'au point où, considéré en libre accès, ce corps voit son démembrement reconduire légalement le crime même qui est jugé. Alors on se demande, comme LSM dans son texte sur la colère des femmes, si celles-ci ne sont pas encore « trop gentilles ». **L**